

S.R.A.S., Et Si on Réfléchissait Au Syndrome ?

par Patrick Shan

La pneumopathie atypique est — comme son nom l'indique — une maladie dont on ne sait à peu près rien. On sait seulement qu'elle est de nature épidémique (grande contagiosité, aggravation rapide, mortalité importante), et qu'à ce titre, la seule mesure de prévention immédiate est l'isolement des personnes déjà atteintes. On sait aussi que cette maladie affecte le Poumon, organe responsable des fonctions de défense du corps, et de ce fait, victime habituelle de la plupart des facteurs exogènes.

*La vie
fait toujours
payer en retour
le mépris qu'on
lui porte.*

Il est toujours difficile de lutter contre un ennemi qu'on ne connaît pas, et pour lequel on n'est pas préparé. Là est tout le problème du SRAS (pour Syndrome Respiratoire Aigu Sévère», terme aussi flou que pléonastique): personne ne peut —ou ne veut— encore dire d'où sort le corona virus, aux airs de méchante grippe, responsable de cette maladie. S'agit-il d'un nouvel avatar de manipulation hasardeuse du vivant, ou d'un phénomène spontané? Si tel est le cas, qu'est-ce que l'homme a fait, ou omis de faire, pour permettre à ce nouvel hôte indésirable de s'installer? Ne nous serions-nous pas débarrassés de la peste et de la rage que pour mieux fabriquer nous-mêmes, par d'autres choix de vie malheureux, de nouveaux compagnons de route?

Certes, nous vivons dans un océan de virus et de bactéries, qui prolifèrent et évoluent à un rythme infiniment supérieur à celui d'un être humain (plusieurs générations par jour, contre une toutes les vingt-cinq ans, faites le calcul...), ce qui explique que de nouvelles maladies puissent à tout moment balayer nos résistances. Mais si l'humanité a jusqu'ici survécu, c'est qu'elle a toujours réussi à s'en accommoder, en faisant la paix avec certains virus, et en évitant de faire le nid d'autres: c'est avant tout par des mesures d'hygiène et de salubrité que nous avons réussi à éradiquer les plus virulents d'entre eux. Mais la vie fait toujours payer en retour le mépris qu'on lui porte, et entre des virus de plus en plus résistants et des organismes de plus en plus fatigués, la sélection naturelle a vite fait son choix.

Ce n'est pas un hasard si les plus grandes épidémies frappent dans les pays les plus pauvres: il n'y a pas de meilleur vaccin que l'accès à l'eau et à l'air pur, à la nourriture et à l'hygiène. Tout être humain devrait y avoir droit. Mais la distribution n'est pas faite ainsi, car nous vivons dans un monde des extrêmes, avec des famines d'un côté et de la junk-food de l'autre. Le destin des hommes semble osciller entre la privation et l'excès, le dénuement et l'overdose, la saleté et l'asepsie, sans qu'il soit possible d'y trouver un équilibre. Nous ignorons la notion de «faim ou de propreté suffisante» au profit de modes de vie extrêmes, toujours déséquilibrés dans un sens ou dans l'autre. A peine à l'abri d'une épidémie, et nous mourons d'une infection nosocomiale!

Riches ou pauvres, nous sommes finalement tous égaux devant la maladie, car nous allons tous en nous affaiblissant. Nous devenons de véritables hôtels de passe pour nos milliards d'hôtes invisibles. Quoi d'étonnant à ce que certains d'entre eux finissent par s'y installer, et se transformer en de véritables Aliens? N'en déplaît au mythe tenace d'une nature hostile et dangereuse, bien des peuplades primitives ont survécu pendant des millénaires au milieu des arbres et des animaux, sans se trouver décimés par de telles maladies... Qui les leur a apportées? Dans quels contextes écologiques, sous quelles formes de vie «civilisée» sont nés les plus terribles fléaux qu'ait connus l'humanité depuis ses origines? Qu'est-ce qu'une maladie «atypique», sinon l'expression pathologique d'une façon de vivre qui l'est tout autant? Plutôt que de partir sans cesse en guerre contre les microbes, peut-être devrions-nous commencer par reconsidérer la vie que nous menons, et celle que nous infligeons à notre environnement. Nous aurions assurément plus de chances que la vie nous respecte à son tour. —■

Voir, sentir, entendre notre Terre

Biotao, de la pratique à l'action par Imanou

Lao zi, afin de goûter à la paix de l'esprit, se retira à son époque, dans la nature, loin des affaires du monde, pour se consacrer («se sacrer avec») à la co-naissance («naître avec»).

Il y a deux ans de cela, le cahier Biotao, «la voie de l'écologie et du changement», voyait le jour au sein de Génération Tao. Nous avons connu alors des réactions des plus inattendues. D'un côté, les enthousiastes, pour qui le lien entre écologie, société et pratiques énergétiques était des plus évidents, et de l'autre, les sceptiques, pour qui tout cela était plus de la politique que de la pratique! A tout ceux là, je veux dire aujourd'hui que le temps s'est écoulé, et que notre air est encore plus gazé, que notre terre est nucléarisée, que notre mer est mercurisée, que nos eaux de source sont nitratisées... et que nous avons bonne mine lorsque, debout dans un parc, nous prenons la posture de l'arbre, prenant l'air inspiré de quelqu'un de proche de la nature et co-naissant sa propre nature.

Et si, après des heures, des jours, des mois, des années de pratique, nous n'avons toujours pas développé notre sensibilité au point de tomber sur cette évidence que la terre, et les invités que nous sommes, sont «uns et indivisibles», pourquoi alors continuer à vouloir croire que nous y sommes reliés?

Oui, pas facile à admettre que nous soyons individualistes au point de ne bien vouloir entendre parler de nature qu'unique-ment à travers les images véhiculées par notre pratique. Nous voulons parler par exemple de posture de l'arbre, d'enracinement, de déployer ses ailes, de plonger dans la mer, ou bien encore l'envol dans les cieux...

Mais s'enraciner dans quoi? S'envoler d'où? Pour aller où? Plonger dans quoi? Si ce n'est dans la terre et dans la mer de notre terre. Cette terre qui nous montre tout son amour, par l'attraction qu'elle exerce sur nous tous, afin que nos pas puissent la parcourir de nos espoirs, que nos pieds puissent prendre appui sur elle pour nous élaner avec nos rêves dans le ciel! Oui, prendre conscience de tout l'amour qu'elle nous porte pour essayer d'entrer dans l'action et se décider à agir dans le «champs boueux» de notre société, sans quoi nous n'aurons bientôt plus d'endroit où nous ressourcer pour nourrir nos espoirs et nos rêves.

Aujourd'hui, nous pratiquons tel ou tel style, en attisant trop souvent nos différences pour nous éloigner de l'essence. Car, quels que soient nos points divergents sur la façon de placer le bassin, le bras, ou bien encore les pieds, notre pratique à tous est motivée au fond de nous par le but de nous relier aux énergies cosmotelluriques, de nous harmoniser avec notre nature originelle et de révéler «ce quelque chose» de sacré de notre existence, notre âme.

Et même si pour certains, cela n'est pas toujours très clair, si nous osons ressentir ce désir inné quel que soit notre niveau de pratique et voir tout naturellement plus loin que le petit bout de notre arbre, oser nous risquer hors du «petit» confort de notre «petit» jardin et déboucher sur quelque chose de plus vaste, de plus global que notre îlot de nature sur lequel nous nous isolons. C'est pourquoi il me semble si naturel que notre voie nous amène simplement à prendre position sur les différents

*S'enraciner
dans quoi ?
S'envoler d'où ?
Plonger
dans quoi ?*



thèmes

é c o l o -

giques car, qu'on

le veuille ou non, aujourd'hui, dans ce monde où les havres de paix se raréfient, notre pratique nous désigne tout aussi naturellement comme acteur, voire «francs-tireurs» de l'«écologie corporelle». Et nous nous devons, il me semble, d'être présents, quel que soit notre mode d'action, dans le débat écologique, communiant et agissant dans les décisions politiques concernant l'avenir de la planète.

Cela peut aller du commerce équitable (le tao de l'argent, le feng shui de la prospérité, etc.) à la santé de l'individu, à celle du tissu social (médecine traditionnelle chinoise, naturopathie, qi gong, yoga, etc.), à la protection et la transmission des connaissances (statuts de l'enseignant, respect de la pluralité, traditions et modernité, etc.). Parce que pour moi, être un pratiquant d'arts énergétiques du 21^e siècle demande d'étendre sa pratique à un engagement social, afin d'aider l'essor de la conscience écologique, et honorer ainsi les ancêtres de l'écologie qu'étaient en autres les premiers Taoïstes, pour espérer offrir aux «générations Tao futures» une possibilité de continuer leurs pratiques dans un esprit libre et interdépendant. Tout cela dans des lieux libres d'accès, sans se retrouver à devoir prendre un jour un ticket d'entrée pour avoir seulement le droit de bénéficier d'un espace naturel non pollué propice au développement de leur conscience. ■